

LA  
**KERMESSE**

REVUE HEBDOMADAIRE

SOMMAIRE :

<i>Les Merveilles de Sainte-Anne de Beaupré.....</i>	L'HON. A.-B. ROUTHIER
<i>Quarante ans après.....</i>	J.-C. TACHÉ
<i>Légende de Ticondéroga.....</i>	L'ABBÉ H.-R. CASGRAIN
<i>Les Statues à la Kermesse.....</i>	ERNEST GAGNON
<i>Souvenirs d'une vieille moustache....</i>	J.-M. LEMOINE
<i>Un souvenir de la guerre de 1812....</i>	E.-G.
<i>Harbour Master.....</i>	BENJAMIN SULTE

QUÉBEC  
LEGER BROUSSEAU, Editeur  
11 & 13, rue Buade

# Bonne Nouvelle !!



L'une des branches les plus attrayantes  
de la Kermesse, est sans contredit la

## TABLE DE LA LOTERIE

VOUS y trouveront dans les **2000** lots dont elle se compose, un joli objet pour CHAQUE billet pris. VOUS les numéros sont GAGNANTS et afin de procurer le plaisir de la surprise à chacun on les a mis au prix très modique de **25 CENTIMS**. Plusieurs lots sont d'une grande valeur.

On pourra aussi se procurer ce journal-souvenir à la

## TABLE DE LA LOTERIE

Que le public est instamment invité à  
aller visiter.

MIRIAM.

### ON DEMANDE

On demande des agents pour la ville et la campagne. Bonne commission payée. S'adresser entre 7 et 8 heures du soir à Raoul Renault, 46 Rue du Palais ou par lettre, Boîte 308, Québec.

# LA KERMESSE

## REVUE HEBDOMADAIRE

LES MERVEILLES DE SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ (1)

GUÉRISON DE MADEMOISELLE VERGE

### I

Mademoiselle Marie-Virginie-Rosalie Verge est née à Québec, le jour de Pâques, 28 mars 1869. Elle fut baptisée le même jour avec une sœur jumelle, qui reçut les noms de Marie-Adèle, et qui lui ressemblait tellement, que la mère elle-même ne les distinguait que par des rubans de couleurs différentes mis à leurs cous. Mais cette sœur jumelle mourut quelques jours après.

Son père est un des médecins les plus éminents de Québec, et professeur de pathologie interne à l'Université-Laval.

Tout le monde sait qu'il s'est fait en peu d'années une très belle position à Québec. Dès l'année 1875, par ses talents, ses labours et sa conduite irréprochable il était arrivé à la renommée et à la fortune.

Dieu avait béni son mariage, et les deux enfants qui lui restaient, Charles et Virginie, manifestaient les plus heureuses dispositions. Il les voyait grandir autour de lui avec un bonheur croissant, et l'avenir était plein de promesses.

Mais rien n'est plus fragile que les bonheurs de ce monde, et, puisque cette vie nous est donnée pour en mériter une autre, il faut bien qu'elle ait ses épreuves.

Les bonheurs de là-haut s'achètent, et les douleurs d'ici-bas sont la monnaie dont on les paie.

Son fils Charles, qui est très bien doué, et qui a complété à Paris ses études de médecine, paraît aujourd'hui bien portant et robuste. Mais, à l'âge de huit ans, sa santé était très délicate, et causait bien des inquiétudes à son père. Il toussait beaucoup, et l'auscultation donnait des craintes sérieuses sur l'état de ses poumons.

L'enfant était d'une intelligence précoce, et très pieux. Il n'avait pas encore neuf ans lorsqu'il fit sa première communion.

(1) M. le juge Rauthier se propose de publier sous ce titre un récit des miracles les plus éclatants, attribués à la grande thaumaturge du Canada. Nous commençons aujourd'hui la publication d'un des chapitres de ce livre.

A cette époque, on parlait beaucoup des épreuves de notre Souverain Pontife et des spoliations dont il était victime. L'enfant avait été ému des malheurs de Pie IX, et, le jour même de sa première communion, il lui écrivit une lettre naïve, et lui envoya vingt piastres—montant de toutes les petites économies qu'il avait faites et placées en banque.

Pie IX fut touché, et il répondit à l'enfant, le remerciant et lui envoyant sa sainte bénédiction. Nous ne saurions affirmer que le ciel ratifia cette bénédiction ; mais il est certain que la toux de l'enfant fut alors guérie, et qu'il a toujours été bien depuis.

## II

Rassuré de ce côté, le docteur Verge vit de nouveau l'avenir lui sourire, et il se mit à caresser de nouveaux projets de bonheur.

Le bonheur ! N'est-ce pas l'île enchantée vers laquelle nous naviguons tous, qu'un mirage trompeur fait souvent surgir à l'horizon, mais qui s'évanouit toujours ?

Il avait une magnifique clientèle, et ses revenus lui auraient permis de vivre avec ce faste qu'affichent si volontiers les parvenus dans notre pays.

Mais ce genre d'extravagance n'est pas dans les goûts du docteur Verge. Au lieu de pénétrer bruyamment dans notre monde plus ou moins brillant, dont les salons lui auraient été ouverts, il rêva de se faire campagnard.

Il acheta une propriété à Saint-Michel de Bellechasse, et s'y fit bâtir une maison, j'allais dire un château ; car c'est une résidence princière, admirablement située sur la pointe d'un promontoire, entourée de bosquets et de jardins, et dominant le fleuve Saint-Laurent qui coule à ses pieds.

Sans abandonner tout-à-fait sa clientèle, le docteur Verge prit l'habitude d'aller passer à Saint-Michel la plus grande partie de l'été. Les communications entre ce village et Québec étant des plus faciles, il pouvait revenir à la ville quand ses patients le réclamaient, et, dès que l'automne arrivait, il reprenait possession de sa maison de ville.

Pendant ce temps-là, madame Verge surveillait l'éducation de ses enfants, et s'appliquait non seulement à développer leur intelligence, mais à former leur cœur et à leur inspirer la piété chrétienne.

M. l'abbé Laliberté, mort depuis, était alors curé de Saint-Michel, et il avait fait le projet de bâtir une chapelle en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes. L'endroit précis où devait être élevé ce sanctuaire n'était pas encore choisi, lorsque le docteur Verge fit don de l'emplacement requis pour sa construction.

La situation du lieu s'y prêtait admirablement. Le rocher sur lequel est bâtie la villa, est escarpé, ombragé d'arbres touffus et rappelle les *Roches Massabielle*.

Madame Verge, qui avait aussi une dévotion toute spéciale à Notre-Dame

de Lourdes, et son mari secondèrent de leur mieux les vœux de leur curé, en collectant des souscriptions, et en souscrivant eux-mêmes. Enfin, l'entreprise fut couronnée de succès, et une jolie chapelle s'éleva à l'ombre du rocher, au milieu de la verdure et des fleurs.

Un grand nombre des pèlerins de Ste-Anne de Beaupré connaissent ce pieux sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes ; car il arrive souvent, pendant la saison d'été, que le bateau des pèlerinages fait le tour de l'Île d'Orléans en revenant de Ste-Anne, et s'arrête à St-Michel pour permettre aux pèlerins d'aller saluer en passant la Vierge Immaculée.

Ceux qui l'ont visité, il y a quelques années, ont pu voir souvent à la porte de la chapelle une toute jeune fille qui vendait des chapelets, des médailles et d'autres objets de piété. C'était Mlle Verge qui s'imposait l'ennui de ce petit commerce pour aider aux frais d'entretien et d'ornementation de la chapelle. Rien ne lui répugnait davantage ; mais durant trois été consécutifs elle s'imposa cette besogne pénible, dans l'espoir d'obtenir de Notre-Dame de Lourdes la guérison d'un mal dont elle souffrait depuis longtemps.

Car au milieu des faveurs que la Providence avait accordées au docteur Verge, elle lui avait envoyé une seconde épreuve—la maladie de sa fille.

### III

Virginie avait toujours été très frêle. Entrée au couvent des Ursulines de Québec dès l'âge de sept ans et demi, elle avait été forcée d'en sortir plusieurs fois à cause de sa santé délicate ; et son père, croyant que la campagne lui conviendrait mieux, l'avait envoyée au couvent des Dames de Jésus-Marie, à St-Michel.

Elle y passa quatre ans et demi sans amélioration sensible dans sa constitution. Elle restait faible et délicate, mais aucun mal organique ne se manifestait encore chez elle.

Enfin, vers l'âge de quatorze ans, c'est-à-dire en 1883, elle commença à se plaindre de fatigues dans la colonne vertébrale. En l'examinant de près, son père constata un commencement de déviation latérale, une scoliose essentielle.

Les causes efficientes du mal étaient sans doute la croissance rapide de l'enfant, la faiblesse de sa constitution, et surtout certaines attitudes penchées qu'elle était obligée de prendre pour lire sa musique, à cause d'une myopie congénitale. Cette attitude irrégulière au piano, rendue habituelle par la myopie, créait sur les corps vertébraux une pression inégale, asymétrique, qui déformait le rachis.

La maladie continuant à progresser pendant les années suivantes, la déviation s'accrut davantage, et se compliqua d'un certain degré de rotation des vertèbres sur elles-mêmes. C'est ce qui arrive fréquemment en pareil cas.

Inutile de dire que rien ne fut négligé pour arrêter les progrès de la

maladie, et pour la guérir. Tout ce que l'intelligence du père et l'affection de la mère purent imaginer, fut employé ; mais ni la science du médecin ni les soins maternels ne purent triompher complètement du mal.

De temps en temps il paraissait se produire une amélioration, ou tout au moins un temps d'arrêt dans la marche de la maladie, mais cela ne durait pas.

En 1885, la pauvre enfant souffrait de fortes douleurs rachidiennes, qui, d'abord intermittentes, devinrent de plus en plus continues.

En octobre 1886, la maladie empirant toujours, le docteur Verge appela en consultation le docteur Catellier.

Tout le monde connaît la belle réputation et la science incontestée de ce médecin, qui occupe la chaire chirurgicale à l'Université-Laval.

Il fut décidé d'appliquer à la malade un appareil en plâtre, connu sous le nom d'appareil de Sayre. Pour le lui confectionner, il fallut lui infliger le supplice de la tenir suspendue verticalement pendant trois heures ! Mais la pauvre enfant ne put endurer cet appareil que pendant quelques jours, tant il la faisait souffrir.

On pensa qu'un repos prolongé lui ferait du bien, et son père lui interdit pendant un an toute étude et tout travail. Elle en éprouva un mieux assez prononcé, sauf pourtant quelques crises comparativement légères.

C'est le moment de dire que la pieuse jeune fille rêvait depuis longtemps de se faire hospitalière. C'était, chez elle, une vocation bien arrêtée, un désir qui grandissait chaque jour ; et dès qu'elle se croyait guérie, elle voulait entrer à l'Hôtel-Dieu comme postulante.

Après une année de repos dans sa famille et l'amélioration qui avait suivi, elle voulut donc absolument accomplir son dessein, et elle entra à l'Hôtel-Dieu. Mais au lieu d'y soigner les malades, elle dut bientôt s'y faire soigner elle-même.

Sa maladie reparut, s'aggrava, et l'étendit bientôt sur un lit de douleur. Elle y passa cinq semaines en proie à de telles souffrances, qu'elle ne pouvait dormir que sous l'influence de la morphine ; et quand elle ne dormait pas, ses cris éveillaient tout le monde.

Il fallut donc la ramener à la maison paternelle.

En 1888, la déviation vertébrale s'accroissant de plus en plus, le docteur Verge fit venir de chez Gross & Cie., fabricants d'instruments de chirurgie à Montréal, un corset tissé en fil de fer et armé de béquilles.

Cet appareil, qui en soutenant la malade, lui permettait de se lever de son lit et de s'habiller, lui procura un soulagement réel ; mais elle ne fut pas guérie.

Ses crises rachialgiques continuèrent quand même à se manifester de plus en plus fréquemment, et la maladie poursuivit lentement mais sûrement son travail de déformation.

Ses crises la retenaient souvent au lit pendant deux ou trois semaines et les douleurs devenaient insupportables, surtout la nuit. Que d'heures elle a

entendu sonner pendant ces longues nuits de souffrance sans pouvoir fermer l'œil !

Parmi les chirurgiens de Québec, l'un des plus habiles est sans contredit le docteur Ahern. Comme le docteur Verge et le docteur Catellier, il appartient à la Faculté de médecine de l'Université-Laval, et il y enseigne l'Anatomie pratique. Il est souvent appelé, avec quelques uns de ses confrères, dans les opérations délicates et difficiles.

Le père de Virginie voulut essayer de la chirurgie, et il appela le docteur Ahern. On sait que les chirurgiens possèdent le secret des tortures savantes, et que la guérison qu'ils procurent s'achète le plus souvent au prix des plus cruelles souffrances. Le docteur Ahern recommanda une série d'exercices gymnastiques, et, malgré toutes les révoltes de la nature, la pauvre malade dut s'y soumettre.

Il lui fallait se coucher par terre, et faire certains mouvements des bras et des jambes que le médecin avait indiqués. Chacun de ces mouvements était douloureux, et la malheureuse enfant en faisait sept cents par jour—trois cent cinquante dans la matinée et autant dans l'après-midi.

“ Et, combien de temps, lui demandai-je, avez-vous eu le courage de continuer ce traitement ?—Pendant un mois, me dit-elle, et j'en ai bien souffert ; mais j'endurais cela pour l'amour du bon Dieu et de ceux que j'aimais le plus en ce monde ; quand j'étais exténuée, je m'encourageais en disant : Allons, encore dix exercices pour papa, dix pour maman, et dix autres pour mes bonnes mères de l'Hotel-Dieu... ”

Ce supplice prolongé ne produisit aucune amélioration dans l'état de la malade, et la déviation alla s'accroissant toujours davantage.

Qu'on juge du chagrin et des anxiétés du père et de la mère !

Tous deux, ainsi que la jeune fille, furent dès lors convaincus que la guérison tant désirée ne viendrait pas des hommes ; et ils s'adressèrent à Notre-Dame de Lourdes.

Comment la Vierge Immaculée pourrait-elle leur refuser cette faveur ? N'avaient-ils pas élevé un sanctuaire en son honneur ? N'avaient-ils pas contribué à la faire honorer dans leur chapelle de St-Michel par des milliers et des milliers de chrétiens ?

Aussi leur confiance était-elle absolue, et, s'ils étaient tentés de se plaindre que leurs prières ne fussent pas plus tôt exaucées, ils n'avaient aucun doute qu'elles le seraient plus tard, par N.-D. de Lourdes.

Ni les uns, ni les autres ne songaient à invoquer sainte Anne, malgré tout ce qu'on leur disait des merveilles opérées par la grande thaumaturge du Canada. Et, certes, la chose s'explique ; ces fidèles serviteurs de Marie pensaient : Sainte Anne ne nous doit rien, tandis que N.-D. de Lourdes. Ils n'osaient probablement pas dire là-dessus toute leur pensée.

Un fait personnel au docteur Verge, et assez curieux, nous paraît avoir sa place ici.

Avant la construction de la nouvelle et grande église de Ste-Anne de Beaupré, le docteur y fit un jour un pèlerinage. C'était en Octobre, et les chemins étaient bien mauvais. A quatre ou cinq milles en deçà du village, il brisa sa voiture et fut obligé de continuer sa route à pied.

Enfin, exténué de fatigue, il arriva à l'église. Elle était littéralement remplie, et le pauvre docteur n'y put trouver un siège. Il prit le parti d'aller s'asseoir dans l'escalier qui conduisait à la galerie de l'orgue ; mais un connétable vint le déloger sous le prétexte qu'il gênait la circulation.

Naturellement notre pèlerin n'était pas de bonne humeur, et il revint de Ste-Anne très peu satisfait de son pèlerinage et surtout de l'accueil qu'il y avait rencontré. Disons le mot, il boudait sainte Anne.

Cependant, quelque temps après, on vint lui demander son obole pour aider à la construction de la nouvelle église, et il donna immédiatement vingt cinq piastres en pensant : " vous voyez, sainte Anne, que je n'ai pas de rancuné."

Je note ce trait en passant, parce que dans des récits de cette nature, qui touchent aux choses de l'ordre surnaturel, les circonstances les plus insignifiantes en apparence peuvent avoir une certaine importance.

Il montre, en tout cas, que le docteur Verge, non plus que sa famille, n'avait aucune dévotion particulière à sainte Anne, et n'attendait rien de ce côté. Toute leur confiance était placée dans N.-D. de Lourdes, et c'est à elle seule que s'adressaient toutes leurs prières.

A.-B. ROUTHIER.

(A continuer.)

---

## QUARANTE ANS APRÈS

---

Ottawa, 29 septembre 1892.

Mon cher Monsieur Gagnon,

Comme je lisais, dans le *Courrier du Canada*, le sommaire du premier numéro de *La Kermesse*, et l'annonce de votre si bienveillant article intitulé : *Il y a quarante ans*, la célèbre chanson de Burns ; *Auld Lang Syne*, me tombait de nouveau sous la main. La coïncidence évoquait les souvenirs de quarante ans et de bien des années en plus ! Sans presque me rendre compte de ce que je faisais, je me suis pris à traduire la cantilène du poète anglo-écossais.

Vous avez, il n'y a pas à le nier, une certaine part de responsabilité dans l'aventure, voilà pourquoi je vous envoie les premières strophes de ma version ; mais avec pleins pouvoirs d'en disposer à votre gré : vous en avez l'*usus* et l'*abusus*, légitimement acquis.

Vous êtes notablement moins âgé que moi, cependant il y aura bientôt un tiers de siècle que nous avons ensemble parcouru, en canot d'écorce, les



eaux de la rivière Chicoutimi, de la rivière des Aulnais, du lac Saint-Jean, et affronté les rapides et les remous de la Grande Décharge du Saguenay.

Le temps,

..... Cet image mobile  
De l'immobile éternité,

le temps en a bien moissonné de ceux que j'ai rencontrés sur la route ! Nous sommes peu nombreux, les camarades des jeunes années ! Dans peu, nous serons tous disparus ; mais pour nous retrouver, je l'espère, dans le bonheur sans mélange et sans fin qui ne connaît pas les séparations et dont la splendeur est toujours ancienne et toujours nouvelle.

### AULD LANG SYNE

(traduction)

#### I

Faut-il qu'on perde souvenance,  
Que le doux penser soit chassé  
Des liaisons de notre enfance  
Et des jours du vieux temps passé ?

#### II

A deux nous courions la bruyère  
Et foulions le gazon tassé ;  
Mais rude a paru la carrière  
Depuis les jours du temps passé !

#### III

A deux, nous batelions sur l'onde,  
De l'aurore au soleil baissé ;  
Mais entre nous l'Océan gronde  
Depuis les jours du temps passé.

.....

J.-C. TACHÉ.

### ERRATA.

Dans la pièce de vers de M. l'abbé F.-X. Burque, publiée dans le premier numéro de la *Kermesse*, les 11e et 12e vers doivent se lire comme suit :

Prouve l'inanité de toute notre essence :  
C'est Dieu qui nous créa ; nous ne venons qu'après

Le 22e vers doit se lire :

En nous le feu brillant n'est donc pas essentiel :

Et le 82e vers :

On ne voit nulle part la monstruosité.

## LÉGENDE DE TICONDÉROGA.

(CARILLON.)

Cette légende m'a été racontée par le Dean Stinley, lors de son passage à Québec, il y a quelques années. J'ai appris depuis que le marquis de Lorne se plaisait à en faire le récit, à l'époque où il était gouverneur du Canada.

Sur le versant occidental des montagnes d'Ecosse, s'élève le vieux château d'Inverawe, encadré dans un paysage renommé pour ses beautés pittoresques. Ce château a été restauré à différentes époques, mais le *hall*, vaste pièce nue et froide, appelée la salle du revenant, est resté tel qu'il était, il y a un siècle et demi.

C'était vers 1742. Le Laird d'Inverawe Duncan Campbell, veillait un soir devant sa cheminée, n'ayant d'autres compagnons que ses chiens de chasse, couchés autour de lui. Rien ne troublait le silence de sa rêverie, quand tout à coup ses chiens dressèrent les oreilles, et se mirent à aboyer. Un instant après de violents coups retentirent à la porte du château. Le Laird se leva et alla ouvrir. Un montagnard du voisinage, Stuart of Appin, se précipita vers lui tout hors d'haleine et les traits bouleversés. Son plaid était couvert de sang.

— Je viens d'avoir une rencontre avec des brigands, dit-il, et je suis poursuivi. Cache-moi, et jure sur ta dague que tu ne me trahiras pas. "Duncan Campbell, sous le coup de la surprise et de l'émotion, jura sur sa dague. A peine avait-il conduit l'étranger dans les oubliettes du donjon, que de nouveaux coups retentirent à la porte. En ouvrant, le châtelain se trouva en face de plusieurs montagnards, dont le chef lui dit :

— "Ton cousin Donald vient d'être lâchement poignardé par Stuart of Appin ; nous le cherchons : il a pris le chemin du château."

Duncan Campbell demeura confondu à ces paroles. Il comprit pourquoi Stuart l'avait fait jurer sur sa dague de ne pas révéler sa présence. Cependant il ne laissa rien voir de l'horreur qu'il éprouvait, ne voulant pas violer son serment, et congédia les montagnards sans rien leur dire. A peine Duncan était-il étendu sur son lit, qu'il vit se dresser, au fond de la salle, un spectre qui s'avança vers lui. Il reconnut distinctement les traits de Donald ; mais sa figure était celle d'un mort, et ses vêtements maculés de sang. Duncan se releva de son lit glacé d'épouvante.—" Inverawe ! Inverawe ! dit le spectre d'une voix solennelle mais sépulcrale, il y a eu du sang de répandu. Ne cache pas le meurtrier."

Dès l'aube du jour, Campbell descendit dans le donjon et dit au meurtrier qu'il ne pouvait le garder plus longtemps.—" Tu as juré sur ta dague, lui répondit Stuart." Campbell l'assura qu'il ne le trahirait pas, et le conduisit dans la montagne, où il lui indiqua une caverne pour asile. La nuit

suivante, Campbell essaya vainement de dormir. Vers minuit, ses chiens poussèrent de sourds grondements, et il vit de nouveau l'ombre de Donald éclairée par la flamme de la cheminée. La même voix retentit dans le silence, mais cette fois lamentable et suppliante.—“ Inverawe ! Inverawe ! Il y a eu du sang de répandu ; le sang demande du sang. Ne cache pas le meurtrier.”

Duncan se leva dès le jour ; il courut dans la montagne. Mais la caverne était vide, Stuart avait pris la fuite. Le même soir, pendant que le Laird se promenait, en proie à une fiévreuse agitation, dans la salle solitaire, le spectre lui apparut pour la troisième fois, plus pâle et plus livide, mais moins attristé qu'auparavant, et lui dit :—“ Adieu, Inverawe ! adieu jusqu'à ce que nous nous rencontrions à Ticondéroga.”

Le bruit de cette vision fut bientôt répandu dans tout le pays. Mais qu'était-ce que Ticondéroga ? Campbell eut beau interroger, personne n'avait entendu parler d'un tel lieu.

Quelques années après, il servait en qualité de major dans le 42<sup>ème</sup> régiment des Highlanders, surnommé *The Black Watch*, qui fut appelé en Amérique pendant la guerre de sept ans. Campbell fut terrifié en apprenant que son régiment avait reçu l'ordre de marcher à l'attaque de Ticondéroga. La veille de la bataille, les officiers, qui connaissaient l'histoire de l'apparition et s'étaient aperçus de ses craintes, tâchèrent de le rassurer en lui faisant croire qu'on n'était pas encore arrivé à Ticondéroga, et que c'était le fort George qui allait être attaqué le lendemain. Mais à la pointe du jour, Campbell vint à leur rencontre, la figure consternée, les yeux hagards.

—“ Vous m'avez trompé, leur dit-il, je l'ai vu cette nuit, il est entré dans ma tente. Nous sommes à Ticondéroga. Je serai tué aujourd'hui.”

Ses prévisions furent réalisées.

Telle est la légende. Le fait incontestable, c'est que Duncan Campbell, blessé d'une balle au bras, le 8 juillet, fut emporté au fort Edouard, où il mourut et fut inhumé.

Sur la pierre qui marque son tombeau, on lit encore distinctement le nom de Duncan Campbell d'Inverawe, avec la date de sa mort, 17 juillet 1750.

L'ABBÉ H. R. CASGRAIN.

L'humilité est aussi convenable à l'homme devant Dieu, que la modestie à l'enfant devant les hommes.

On n'est jamais médiocre quand on a beaucoup de bon sens et beaucoup de bons sentiments.

Des yeux levés au ciel sont toujours beaux, quels qu'ils soient.

Dieu a ordonné au temps de consoler les malheureux.

La franchise est une qualité naturelle, et la véracité constante, une vertu.

## LES STATUES A LA KERMESSE.

(FANTAISIE)

Ce que j'ai à raconter est tellement invraisemblable que je me demande si les lecteurs de la *Kermesse* consentiront à me lire jusqu'au bout. Frontenac, le Frontenac de bronze que la province de Québec a placé dans une niche avec un canon . . . . .

— Eh bien ?

— Eh bien, il est descendu de la façade du Palais Législatif, et est allé à la kermesse ! ! !

Il en parlait depuis la veille à lord Elgin, qui a fini par le suivre.

— Bruce, lui dit-il, tu dois connaître encore pas mal de monde à Québec : cela va t'amuser ; mais tu ne pourras pas passer incognito. Quant à moi, c'est bien différent : on a publié un portrait d'évêque comme étant mon portrait, et, grâce à cette heureuse méprise, personne ne me reconnaîtra. Je veux voir ces Anglaises qui habitent maintenant ma capitale. Il y a deux siècles.

— Ces Anglaises ! Détrompez-vous : presque tout le monde parle le français ici . . . . . Tiens ! voilà Baptiste.

— Baptiste ! Baptiste ! cria Frontenac.

— Qu'y a-t-il, Monsieur ?

— Apporte-moi une échelle. Je vais en ville ce soir.

— C'est correct, Monsieur.

— Hum ! dit Elgin à voix basse, cela, au contraire, me semble assez peu correct.

— Viens-tu avec moi, Bruce ?

— Vous n'avez qu'à vous laisser glisser, Milord, dit Baptiste.

— Allons, dépêche-toi, mon ami.

— Je vous suis, dit lord Elgin en sautant à terre.

Les deux anciens gouverneurs se regardèrent en face et se donnèrent une poignée de mains ; puis ils descendirent vers la Grande-Allée. En arrivant vis-à-vis de la porte Saint-Louis, Frontenac étendit le bras vers la haute-ville et murmura entre ses dents : — Ce mécréant de Ramesay, qui s'en va capituler lorsque Lévis était à la veille d'arriver ; au moment où les Anglais allaient être pris entre deux feux ; malgré Vaudreuil, malgré Joannès, malgré la Rochebeaucour, malgré le bon sens ! Non, ce n'était pas un Français, celui-là ; c'était un Écossais . . . . .

— Buade, Buade, ne dites pas de mal des Écossais : ils se sont montrés plus d'une fois vos amis.

— Toi, du moins, tu l'as été, mon brave. Il me prend souvent envie de me pencher pour te voir signer ton bill d'indemnité, en dépit des criailleries des Haut-Canadiens et des faiseurs d'omelettes de Montréal.

On était arrivé à la porte du pavillon où tout le monde élégant de la ville se donne rendez-vous chaque soir, et où se tient cette brillante réunion désignée par un nom flamand ou hollandais : ducasse très peu française, bazar très peu algérien, kermesse très peu néerlandaise. Frontenac avait l'air cassant des anciens jours, et il tronça son gros sourcil de cuivre d'une façon terrible lorsque le gardien lui demanda de payer son entrée : cinq sous.

— Prends mon chapeau et tais-toi, dit-il.

Le gardien n'avait jamais vu de chapeau de cette espèce : il le trouva pesant. Il ne demanda pas à Elgin de payer son entrée : le bon gouverneur avait si grand air et un si doux sourire !.....

Les deux héros, en entrant dans la salle, furent éblouis par la lumière électrique.

— Je ne m'accoutume pas à cette machine-là, dit Frontenac. Puis, il y a bien longtemps que je n'ai vu de dames d'aussi près, et cela miroite à mes yeux comme des lucioles. . . . O ! *la Divine, la Divine !* Ton portrait est à Versailles, où personne ne te reconnaît dans ton accoutrement de Minerve. Moi, du moins, on garde ma mémoire et l'on m'appelle par mon nom. . . . Le pauvre château Saint-Louis et le rocher de Québec te faisaient peur ; mais ici tu eusses été la Reine !. . . La femme de Champlain, la femme de d'Ailleboust et celle de Denonville n'ont pas eu tes répugnances, et leurs noms sont entourés de vénération et de gloire. . . . Une Minerve, une femme à la mode, quand on s'appelait la comtesse de Frontenac ! quand son mari portait la terreur chez les Iroquois, mettait en fuite les flottes ennemies et commandait en maître dans un pays dix fois grand comme la France !. . .

— Prendrez-vous quelque chose ? dit gracieusement au héros une jeune fille de la table des rafraîchissements.

— Je prendrai des drapeaux à l'ennemi, dit le vieux guerrier d'une voix tonnante, et j'irai les suspendre moi-même à la voûte de la cathédrale.

Puis, baissant le ton :

— Merci, belle demoiselle.

La belle demoiselle était pâle comme une morte et tremblait de tous ses membres. L'homme de cuivre essaya de sourire :

— Pardon, ajouta-t-il, mais je deviens très maussade depuis que l'on m'a placé dans cette niche. Voici du papier timbré que vous changerez facilement en vous adressant à votre grand collectionneur Cyrille Tessier. Cela vaut cinquante livres. Prenez pour moi un billet dans la Tombola et tâchez de me gagner un passage en Europe. Je ne serais pas fâché de dire leur fait à ces gredins qui ont tout bouleversé dans Paris et chassé de leurs couvents mes bons amis les Franiscains. Puis je voudrais aller à Versailles évoquer l'ombre de Louis-le-Grand et. . . et voir le portrait de *la Divine !*. . .

ERNEST GAGNON.

(à continuer)

## SOUVENIRS D'UNE VIEILLE MOUSTACHE.

L'été de 1867 sera une date à jamais mémorable pour notre patrie : le 1er juillet de cette année scellait au bruit du canon le pacte solennel du Canada confédéré, vraisemblablement la seule issue possible pour sortir de l'impasse où nous avaient acculés les tiraillements des partis politiques.

Avec un avenir inconnu, mais gros d'espoir, on refaisait un peu de notre passé : après soixante-onze ans, pour nous c'était encore la Province de Québec, avec ses libertés, ses institutions, ses lo's ; on nous promettait presque le retour de l'âge d'or.

Avec les effluves d'un passé non oublié, un vaisseau de guerre nous ramenait ce fameux régiment des montagnards d'Écosse, *Fraser's Highlanders*, qui fut la terreur du pays en 1759. L'idée me vint d'en retracer les faits et gestes sur nos champs de bataille.

Je trouvai alors l'occasion d'y insérer une réminiscence de cette époque, que je venais de recueillir des lèvres d'un des *anciens* de Québec : l'honorable John Fraser.

John Fraser, l'ami d'enfance de notre regretté antiquaire George-Barthélemy Faribault, de l'auteur des *Anciens Canadiens* P. A. DeGaspé, en un mot des hommes les mieux posés dans la haute société de l'ancienne capitale, John Fraser, dis-je, était un citoyen riche, lettré, de plus un excellent raconteur et un grand voyageur.

Chaque printemps il nous arrivait de Nice, de Savannah ou de St-Augustin, ses quartiers d'hiver, avec la première hirondelle et repartait avec la dernière, pour se tenir en garde contre les rhumatismes qu'il redoutait. Cet aimable vieillard expirait tout récemment à Charleston, C. S., à l'âge de 86 ans : je l'avais connu à ma sortie du collège. Mince comme une flèche, d'une stature excessivement haute, on lui avait donné le surnom de *Long John Fraser*, pour le distinguer des Frasers nombreux de Québec (1).

Or, il advint que le 13 septembre 1867, lorsque je m'acheminais vers la rue St-Louis, je rencontrai mon vieil ami en face de l'ancien palais de justice. Nous nous prîmes à causer. M. Fraser me fit la remarque que la température semblait la même que celle qui marqua la malencontreuse journée du 13 septembre 1759, où Montcalm subissait sa désastreuse défaite sur les hauteurs, à l'ouest de la ville. Puis nous traversâmes la rue et nous allâmes nous installer sur la terrasse-Durham. Il n'était pas alors question de la magnifique terrasse que nous devons à Lord Dufferin et qui lui doit son nom. "A propos de la bataille des plaines d'Abraham, me dit M. Fraser, je pourrais vous raconter un incident que peut-être vous ne connaissez pas." Je portai

(1) L'historien Parkman m'a fait l'honneur d'extraire ce souvenir de la *Revue Canadienne* de 1867, dans son livre MONTCALM ET WOLFE, Vol. II, p. 204.

alors une attention soutenue aux souvenirs que l'intéressant vieillard me raconta comme suit :

“ Dans ma jeunesse, me dit M. Fraser, je pensionnais chez un homme fort âgé et qui avait fait partie des milices qui prirent part à la bataille des Plaines d'Abraham. Il se nommait Joseph Trahan. En 1759, Trahan était âgé de 78 ans. Cette vieille moustache m'entretenait souvent des incidents de cette mémorable journée de septembre, sombre et pluvieuse comme aujourd'hui.

“ Je me rappelle très bien, me disait le vieux Trahan, l'attitude de Montcalm avant le combat. Il montait un cheval noir ou brun au front de nos lignes, tenant haut son épée, comme pour nous exciter à faire notre devoir. Il portait un uniforme à larges manches, dont l'une rejetée de l'arme qu'il tenait, exposait le linge blanc de sa manchette. Quand il fut blessé, le bruit se répandit qu'il avait été tué ; une panique s'en suivit et nos gens reculèrent d'abord des Buttes-à-Nepveu (près de l'Asile Champêtre) au coteau Ste-Geneviève, et de là vers la rivière St-Charles, dans la plaine, où est maintenant St-Roch. Je me rappelle les montagnards écossais, nous poursuivant vigoureusement sur le sommet des hauteurs, comme des démons furieux, avec leurs écharpes flottantes, leurs bonnets et leurs larges sabres ; des sauvages et des tirailleurs, perdus dans les broussailles où les *Highlanders* devaient passer, leur firent manger la soupe chaude. Plusieurs furent tués et leurs petites jupes en désordre laissaient à découvert leurs cuisses, auxquelles nos fugitifs dans leur course faisaient des entailles avec leurs sabres, leur enlevant de larges tranches dans les endroits les plus charnus. J'étais parmi les fuyards, et je reçus dans le mollet une balle amortie qui me renversa par terre. Je crus qu'ici c'en était fait de moi ; mais, peu après, je me relevai et je continuai de courir vers l'Hôpital-Général, pour gagner le camp de Beauport, au delà du pont de bateaux. Sur le chemin il y avait une boulangerie, dont le boulanger avait cuit ce jour-là une fournée de pains. Quelques-uns des fuyards épuisés, lui demandèrent à manger : il refusa. Alors l'un d'eux, dans un accès de rage contre une telle inhumanité, lui trancha la tête de son sabre ; cette tête ensanglantée fut déposée sur la pile de pains. La faim m'arrachant tout sentiment, je saisis un pain tout couvert de sang, et avec mon couteau plombé, j'enlevai la croûte et je dévorai avidement la mie. Ceci se passait dans l'après-midi et le soleil s'en allait au couchant.”

J. M. LEMOINE.

---

Les bons mouvements ne sont rien, s'ils ne deviennent de bonnes actions, Pour arriver aux régions de la lumière, il faut passer par les nuages. Les uns s'arrêtent là : d'autres savent passer outre.

Etre capable de respect est aujourd'hui presque aussi rare qu'en être digne.

## UN SOUVENIR DE LA GUERRE DE 1812.

Nous devons à l'obligeance de M. Hertel LaRocque, allié de la famille de Salaberry, de pouvoir communiquer à nos lecteurs la belle et touchante lettre que l'on va lire, écrite par Louis-Ignace de Salaberry à son fils, Charles-Michel, après le combat de Lacolle, au lendemain de la publication d'un ordre général de Sir George Provost où le futur héros de Châteauguay était signalé à l'admiration de ses compatriotes.

Après avoir raconté les événements de la " guerre de 1812 ", — guerre qui se prolongea pendant les deux années suivantes et ne se termina que par le traité de Gand du 24 décembre 1814, M. Chauveau s'exprime ainsi, dans son ouvrage intitulé : *François-Xavier Garneau, sa vie et ses œuvres* : " La bataille de Châteauguay surtout fut décisive ; on l'a comparée, non sans raison, aux Thermopyles, et le nom de Salaberry a été exalté, en prose et en vers, à l'égal de celui de Léonidas. Si cet enthousiasme a pu paraître excessif à raison de la courte durée de l'engagement et du petit nombre de tués et de blessés de notre côté la résistance à des forces si supérieures et les résultats qu'elle a eus suffisent pour le justifier. Ce n'est, si l'on veut, qu'une vive fusillade, un éclair au coin d'un bois ; mais cet éclair a illuminé tout notre avenir. Il a fait voir encore une fois à l'Angleterre qu'elle devait compter avec nous ".

M. Goffin dans son voyage intitulé : " 1812, *The War and its Moral* " (Montreal, 1864), fait remarquer que les soldats qui prirent part au combat du 26 octobre 1813 étaient tous Canadiens-Français, bien que quelques-uns des officiers fussent d'origine britannique.

Il y a, dans cette lettre de Louis de Salaberry à son fils, quelque chose qui rappelle, moins l'accent douloureux, la cavatine pleine d'inénarrable tendresse chantée par Fidès dans la partition du " Prophète " : Ah ! mon fils, soit béni " L'expression " Et e-Suprême " qu'on y rencontre est tout à fait dans la note de l'époque.

E. G.

A Beauport, 1er décembre 1812.

Mon très-cher fils,

Je viens de voir les Ordres-Généraux. Il ne se peut rien de plus flatteur pour toi, et conséquemment pour moi. Reçois mon enfant, les félicitations de ton Père, après celles de ton Général. Je suis pénétré d'une indicible satisfaction. Elle est bien partagée par ta mère et toute la famille. On te rend une justice qui t'est bien due : malgré cela j'éprouve un sentiment de reconnaissance pour Sir George, de te l'avoir rendue d'une manière aussi honorable. Tu as eu bien du tourment, bien des peines : eh bien ! t'en voilà payé. Tu reçois le prix le plus précieux pour le bon militaire et l'homme d'honneur. L'un et l'autre se trouvent éminemment en toi, et jamais personne ne le fut davantage. Le bonheur que tu mérites en ces deux qualités, et aussi comme un si bon fils, t'accompagnera toujours, si mes vœux sont exaucés. Je te souhaite toutes les bénédictions que l'Être-Suprême puisse répandre sur les humains. Je t'assure, mon enfant, qu'un des plus heureux instants de ma vie a été celui où j'ai vu l'Ordre-Général qui te désigne si honorablement. En effet que peut-on avoir dans la vie de plus agréable que de voir un fils qu'on aime et qu'on estime, signalé à l'estime publique, et recevoir le tribut d'honneur à la tête des troupes par le Général-en-Chef ! Je félicite cette chère aimable Marie-Anne sur ces circonstances si flatteuses pour son mari et conséquemment bien précieuses pour elle. Assure-la de notre tendre attachement, de celui de toute la famille, qui se joint aussi à tous les sentiments que je viens de t'exprimer. Tu penses aisément que tout cela vient du cœur. Ainsi en est-il du parfait attachement de ton bon père et ami,

L. de SALABERRY.



## HARBOUR MASTER

Au recensement de la ville de Québec, année 1716, publié en 1887 par M. l'abbé Beaudet, je vois le nom de Pierre Moreau dit la Taupine, garde du pont, âgé de soixante-et-treize ans, demeurant faubourg Saint-Nicolas ou quartier du Palais. Ça n'a l'air de rien, n'est-ce pas ? eh bien ! ce garçon avait roulé sa bosse par toute l'Amérique du Nord et joué un rôle considérable dans les affaires de la traite des pelleteries sous M. de Frontenac et quatre autres gouverneurs. Son nom se retrouve partout dans les archives. C'était une de ces intelligences qui savent toujours dans quel milieu elles se trouvent, et qui, lorsqu'on les regarde comme très compromises dans une affaire, connaissent admirablement le moyen d'en sortir. Il doit avoir été parent de Péré, un autre coureur d'aventure, occupé de mines, de guerre, de voyages de découvertes, de négociations diplomatiques et de commerce. On ferait un volume de la vie de ces deux hommes. Moreau a fini par échouer dans le port de Québec. C'était encore ce qu'il avait de mieux à faire, et en le nommant au poste de garde, l'administration ne pouvait que se féliciter de son choix.

Je me demande si les visiteurs de la Kermesse pensaient à la Taupine avant que d'avoir lu cet article. Evidemment non. Alors, je leur remets en mémoire un vieux Québécois—car j'aime, dans ces occasions solennelles et agréables, à réveiller le passé, afin qu'il marche avec nous et que la nation vive un instant des souvenirs qui sont les siens, au bout du compte, mais que nous ne pouvons pas toujours garder à nos côtés, par la faute d'une vie trop occupée. Les besoigneux d'autrefois, comme La Taupine, par exemple, ne seraient pas fâchés de revoir notre activité et nos élans vers l'avenir. Donnons-leur la satisfaction de penser à eux et mêlons dans la Kermesse toutes figures canadiennes qui seraient bien surprises de se retrouver en chair et en os parmi notre monde transformé, dans ce Québec où ils vivaient et qui leur prodiguait ses égards, après une carrière utilement remplie.

Avec une plume, on fait de ces résurrections.

BENJAMIN SULTE.

L'attention de celui qui écoute sert d'accompagnement dans la musique du discours.

Qui ne sait pas se taire, n'obtient point d'ascendant. S'il faut agir, prodigue-toi ; s'il faut parler, ménage-toi ; en agissant, crains la paresse, et en parlant, crains l'abondance, l'ardeur, la volubilité.

Ne montrez aux enfants rien que de simple, de peur de gâter leur goût ; et rien que d'innocent, de peur de gâter leur cœur.

Enseigner, c'est apprendre deux fois.

# ACADEMIE DE MUSIQUE

MERCREDI, LE 12 OCTOBRE 1892

A 7.30 DU SOIR.

## Séance Littéraire et Musicale

DONNÉE PAR

L'INSTITUT-CANADIEN DE QUEBEC

(Au profit de la Kermesse)

A L'OCCASION DU

400e Anniversaire de la decouverte de l'Amerique  
PAR CHRISTOPHE COLOMB.

### PROGRAMME

#### INTRODUCTION

Mr. J. E. PRINCE, Président

1° OUVERTURE..... La toison d'or..... C. LAVALLÉE

2° DISCOURS.....

L'HON. T. CHAPAIS

3° { ROMANCE..... THOMÉ  
Pizzicati-Valse..... MORLIX

LE SEPTUOR HAYDN

4° POÉSIE.....

LOUIS FRÉCHETTE, L. D. D. Lauréat de l'Académie française

5° SOLO DE VIOLONCELLE.....

J.-B. DUBOIS, Lauréat du Conservatoire de Liège, Belgique

6° SYMPHONIE EN RE..... BEETHOVEN

LE SEPTUOR HAYDN

7° DISCOURS.....

L'HON. A. B. ROUTHIER, L. L. D., J. C. S. et professeur à  
l'Université-Laval

8° { AMOUR ET FLEURS..... R. EILENBURG  
RÊVE D'AMOUR APRÈS LE BAL..... CZIBULKA

GOD SAVE THE QUEEN

Imprimeur L. BOWMAN =: Releur. :=

11 & 13, Rue Duade, Québec

—: EDITEUR DU :—

Courrier du Canada,  
du Journal des Campagnes,  
du New-York Canada,  
des Annales de Ste-Anne,  
des Annales du T. S. Rosaire,  
ET DU  
Calendrier de la Province Ecclésiastique de Québec,

—: SPECIALITES :—

Impressions de Luxe,  
Musique Typographique,  
Cartes de Visite,  
Registres et Livres Blancs,  
Blancs d'Avocats  
et de Notaires,  
Factums, etc., etc.

Assurez-vous contre le Feu avec la \*\*\*

COMPAGNIE D'ASSURANCE

 PHOENIX  
DE HARTFORD

— (ETABLIE EN 1854) —



<i>Capital en Argent</i> -----	\$ 2,000,000 00
<i>Depot au Gouvernement du Canada</i>	139,866 00
<i>Actif pour pertes par incendie</i> ---	5,676,386 79
<i>Reclamations payees depuis l'orga- nisation de la Cie</i> -----	39,027,738 02

SUCCESSALE DU CANADA :

Bureau Principal : MONTREAL

**GERALD E. HART,**

GÉRANT GÉNÉRAL

**J. G. BRUNEAU,**

Agent Général

**J. G. TESSIER,** Agent Spécial.

**ELIE NOEL,** Agent Spécial pour St-Sauveur.

Bureau du Jour : 65, RUE ST-PIERRE, B.-V.

Bureau du Soir : 368, RUE DU ROI, ST-ROCH.

 TELEPHONE 814 